FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

ANNÉE 1895 — 1896 N° 53.

ESSAI SUR LES

RAPPORTS DU PESSIMISME

ET DE LA

NEURASTHÉNIE

THÈSE

POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue publiquement le 17 Janvier 1896

PAR

Jean-Louis-Émile RENCUREL

ÉLÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE

Né à AIX (Bouches-du-Rhône), le 8 Avril 1872

Examinateurs de la Thèse..	MM. MORACHE	professeur	*Président*
	DUPUY	professeur	*Juges*
	CASSAET	agrégé	*Juges*
	LE DANTEC	agrégé	*Juges*

Le Candidat répondra à toutes les questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical

BORDEAUX
IMPRIMERIE DU MIDI, P. CASSIGNOL
91, RUE PORTE-DIJEAUX, 91
—
1896

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE BORDEAUX

ANNÉE 1895 — 1896 N° 53.

ESSAI SUR LES

RAPPORTS DU PESSIMISME

ET DE LA

NEURASTHÉNIE

THÈSE

POUR LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue publiquement le 17 Janvier 1896

PAR

Jean-Louis-Émile RENCUREL

ÉLÈVE DU SERVICE DE SANTÉ DE LA MARINE

Né à AIX (Bouches-du-Rhône), le 8 Avril 1872

Examinateurs de la Thèse..	MM. MORACHE	professeur	*Président*
	DUPUY	professeur	
	CASSAET	agrégé	*Juges*
	LE DANTEC	agrégé	

Le Candidat répondra à toutes les questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical

BORDEAUX
IMPRIMERIE DU MIDI, P. CASSIGNOL
91, RUE PORTE-DIJEAUX, 91
1896

Faculté de Médecine et de Pharmacie de Bordeaux

M. PITRES..... Doyen.

PROFESSEURS

M. MICÉ..... } Professeurs honoraires
AZAM..... }

	Messieurs
Clinique interne	PICOT. PITRES.
Clinique externe	DEMONS. LANELONGUE.
Pathologie interne	DUPUY.
Pathologie et thérapeutique générales	VERGELY.
Thérapeutique	ARNOZAN.
Médecine opératoire	MASSE.
Clinique d'accouchements	MOUSSOUS.
Anatomie pathologique	COYNE.
Anatomie	BOUCHARD.
Anatomie générale et Histologie	VIAULT.
Physiologie	JOLYET.
Hygiène	LAYET.
Médecine légale	MORACHE.
Physique	BERGONIE.
Chimie	BLAREZ.
Histoire naturelle	GUILLAUD.
Pharmacie	FIGUIER.
Matière médicale	de NABIAS
Médecine expérimentale	FERRE.
Clinique ophtalmologique	BADAL.
Clinique des maladies chirurgicales des enfants	PIECHAUD.
Clinique gynécologique	BOURSIER.

AGREGES EN EXERCICE

SECTION DE MÉDECINE

Pathologie interne et Médecine légale	MESNARD. CASSAET. AUCHE. SABRAZÈS. LE DANTEC.

SECTION DE CHIRURGIE ET ACCOUCHEMENTS

Pathologie externe	VILLAR. BINAUD. BRAQUEHAYE.
Accouchements	RIVIÈRE. CHAMBRELENT.

SECTION DES SCIENCES ANATOMIQUES ET PHYSIOLOGIQUES

Anatomie	PRINCETEAU. CANNIEU.
Physiologie	PACHON.
Histoire naturelle	BEILLE.

SECTION DES SCIENCES PHYSIQUES

Physique	SIGALAS.
Chimie et Toxicologie	DENIGES.
Pharmacie	BARTHE.

COURS COMPLÉMENTAIRES

Clinique int. des enf.	MM. MOUSSOUS	Maladies mentales	MM. RÉGIS.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	DUBREUILH	Pathologie externe	DENUCE
Cliniq. des maladies des voies urin.	POUSSON	Accouchements	RIVIÈRE
Mal. du larynx, des oreilles et du nez	MOURE	Chimie	DENIGÈS

Le Secrétaire de la Faculté : LEMAIRE.

Par délibération du 5 août 1879, la Faculté a arrêté que les opinions émises dans les Thèses qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A MON PÈRE ET A MA MÈRE

Faible témoignage de mon affection profonde.

A MES FRÈRES ET A MES SŒURS CHÉRIS

A MES PARENTS

A MON EXCELLENT AMI LOUIS RIVET

Souvenir d'une amitié inaltérable.

A MON CAMARADE ET AMI LE D[R] VALMYRE

MÉDECIN DE LA MARINE

A MONSIEUR LE DOCTEUR RÉGIS

ANCIEN CHEF DE CLINIQUE DES MALADIES MENTALES

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

ANCIEN MÉDECIN-ADJOINT DE L'ASILE SAINTE-ANNE

LAURÉAT DE LA SOCIÉTÉ MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE

ET DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

CHARGÉ DU COURS COMPLÉMENTAIRE SUR LES MALADIES MENTALES

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE BORDEAUX

A mon Président de Thèse

MONSIEUR LE PROFESSEUR MORACHE

MÉDECIN INSPECTEUR

DIRECTEUR DU 18e CORPS D'ARMÉE

COMMANDEUR DE LA LEGION D'HONNEUR

OFFICIER DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE

INTRODUCTION

Ce n'est pas une étude documentée, détaillée, complète, que nous présentons dans ce modeste travail. Le pessimisme a droit à une plume autorisée et sûre : nous n'aurions pas voulu, dans l'illusion d'une tentative audacieuse, déprécier la psychologie si intéressante de cet état d'âme.

Notre but est seulement de mettre en saillie les traits les plus caractéristiques de l'état mental du pessimiste et de les retrouver dans les symptômes de la neurasthénie. C'est une simple analogie que cherche à établir cette thèse inaugurale, analogie qui paraît d'abord assez lointaine, mais qui, considérée avec attention, est frappante.

Le sujet s'offrait avec beaucoup de promesses; peut-être en donne-t-il encore sur la foi de son titre : qu'on nous pardonne de ne pas les tenir. Le temps limité, d'abord, notre inexpérience de pareilles recherches psychologiques, ensuite, nous permettent de demander l'indulgence comme si nous y avions droit.

Dans un rapide historique nous avons recherché à travers l'humanité ce sentiment de tristesse désespérante qui fait de la vie une peine longue et lourde à supporter.

Les Grecs eux-mêmes, qui cherchaient dans la vie la sérénité calme, en la partageant entre les jeux du gymnase et ceux de la philosophie, ont exprimé à toutes les périodes leurs plaintes sur l'existence.

« La terre et la mer, disait Hésiode, sont pleines de maux; jour et nuit errent des maladies spontanées qui apportent des maux aux mortels. » Homère, le poète des combats et de l'action, reconnaît « qu'il n'y a rien, quoi que ce soit, de plus misérable que l'homme, de tous les êtres qui respirent et se meuvent sur la terre. »

Voici dans la bouche d'Œdipe, la philosophie de Schopenhauer, déjà exprimée : « Ne pas naître est ce qu'il y a de plus raisonnable; mais quand on a vu le jour, ce qu'il y a de mieux après cela, c'est de retourner d'où l'on vient.» N'est-ce pas, déjà dans ces lignes, la méditation de la mort et l'anéantissement de la volonté de vivre ?

« L'homme n'est que le rêve d'une ombre » chantait Pindare. Euripide constatait que « le bonheur n'est pas durable, il ne dure qu'un jour. »

A Rome aussi le désenchantement a attristé parfois les âmes d'un peuple cependant actif et guerrier. Si rude que soit le citoyen romain, il a senti que la vie n'est pas aussi bonne qu'il la voudrait. Horace lui-même, quoique d'un égoïsme tranquille, déguise mal son pessimisme sous ses conseils d'épicurien : « *Carpe diem...* »

Sur les inscriptions tombales on trouve parfois cette expression d'abandon de tout : M. Huber cite l'inscription suivante :

« Je n'étais rien, je ne suis rien, et toi qui vis, bois, mange, joues et viens !... Camarade, toi qui lis ceci, réjouis-toi dans la vie, car après la mort il n'y a point de réjouissance, ni de rire, ni aucune sorte de joie... ce que j'ai bu et mangé, je

l'ai emporté avec moi; j'ai laissé tout le reste derrière. » C'est le désespoir qui se cache dans ces conseils bouffons.

Sénèque console Marcia en faisant l'apologie de la mort : « A quoi bon, lui écrit-il, pleurer en détail ? L'ensemble de la vie humaine est lamentable. De nouvelles infortunes tombent en foule sur toi avant que tu aies payé ta dette envers les anciennes ».

Pline le naturaliste, au nom de la science, constate avec une indifférence impassible que l'homme est en état d'infériorité dans la nature : « Chez aucun la vie ne tient à une existence plus frêle; aucun être ne subit plus l'influence de désirs effrénés pour toutes choses; aucun être n'est poussé par une rage plus frénétique et plus violente; aucun n'est plus sensible à des craintes déraisonnables. »

Voilà pour l'antiquité : méditations, désespoirs exprimés par les poètes et les philosophes. Malgré leur religion si humaine et si consolante, les Grecs et les Romains ont senti les tristesses de l'existence, car ce n'est pas la vision maladive d'un poète qui a créé cette désespérance. L'homme porte en lui, dès qu'il souffre, le germe du désespoir universel.

La religion chrétienne promet le bonheur infini dans l'éternelle vie, en méprisant les jouissances terrestres. « Vanité des vanités, tout est vanité; quel profit retire l'homme de tous les labeurs qu'il accomplit sous le soleil ? » — « J'ai vu toutes les œuvres qui se font sous le soleil, et j'ai vu que tout est vanité et vexation d'esprit. Car ce qui arrive aux enfants des hommes échoit aussi aux bêtes... de même que l'un meurt, l'autre meurt aussi; oui, ils ont les uns et les autres un même souffle. »

Dans la littérature moderne nous retrouvons avec plus d'intensité cette tristesse pessimiste. Hamlet et Timon sont

deux adeptes du plus noir pessimisme. Bossuet et Bourdaloue, en agitant continuellement aux yeux de Louis XIV l'image de la mort, exprimèrent l'inutilité des biens de ce monde.

« Exister, écrivait Diderot à sa maîtresse, au sein de la douleur et des larmes, jouet de l'incertitude, de l'erreur, du besoin, de la maladie, de la méchanceté et des passions, — chaque pas, depuis le moment où nous apprenons à balbutier jusqu'au moment du départ où notre voix chevrotte ; vivre parmi des fripons et des charlatans de toutes sortes; s'en aller entre l'un qui vous tâte le pouls et l'autre qui vous terrifie ; ignorer d'où nous venons, pourquoi nous sommes venus, où nous allons; voilà ce que l'on appelle le don le plus important de nos parents et de la nature : la vie ».

Enfin le XIXe siècle a vu s'épanouir la littérature pessimiste à proprement parler. Chateaubriand, en France, s'est fait l'écho des tristesses d'Allemagne et d'Angleterre.

« Compte les heures de joies que tu as vues, dit Byron, compte les jours exempts d'angoisse, et sache, quoi que tu aies été, qu'il est quelque chose de mieux : ne pas être. »

Heine se sent pris d'une amère tristesse en considérant le monde, comme le Werther, de Gœthe : Je vois à travers les dures surfaces de pierre, dit-il dans un de ses poèmes, les demeures des hommes et les cœurs des hommes et je vois dans les uns comme dans les autres le mensonge, l'imposture et le malheur. »

Le véritable chantre du pessimisme est le comte Giacomo Léopardi; il ressent avec une désespérance mortelle toutes les infortunes de la vie : « O mon cœur, repose-toi pour toujours, tu as assez palpité. Aucune chose ne mérite tes battements et la terre n'est point digne de tes soupirs. Amère et sombre est la vie, d'ailleurs toujours un néant; le monde est une fange ; calme-toi maintenant. Désespère à jamais. »

Lamartine s'écrie dans ses *Méditations* :

Quel mal avons-nous fait pour mériter de naître ?
L'insensible néant t'a-t-il demandé l'Être
Ou l'a-t-il accepté ?
Sommes-nous, ô Hasard, l'œuvre de tes caprices ?
Ou plutôt, Dieu cruel, fallait-il nos supplices
Pour ta félicité ?

Le Moïse d'Alfred de Vigny n'aspire qu'à mourir :

Seigneur vous m'avez fait puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

« La vérité sur la vie c'est le désespoir », disait le même poète.

Enfin, Schopenhauer suivant les tendances du siècle, a été le philosophe de cette tristesse. Il en a fait une doctrine philosophique qui a pour but, non pas le suicide réel, corporel, mais le suicide moral, en détruisant en nous la volonté de vivre.

Avant de terminer ce court historique, qu'il nous soit permis de dire un mot de la neurasthénie. Elle est « vieille comme le monde ou, tout au moins, comme la médecine », déclare Levillain. Hippocrate en a parfaitement décrit les principaux symptômes. Galien, plus tard, crée l'hypocondrie en donnant à ces troubles nerveux une origine gastrique.

Mais la maladie n'a été parfaitement étudiée que par Beard. C'est donc en notre siècle que la neurasthénie est devenue manifeste et qu'on l'a bien connue. Qu'on remarque cette marche parallèle du pessimisme et de la neurasthénie, depuis la plus haute antiquité jusqu'à nos jours. L'un et l'autre semblent avoir eu la même histoire, restant obscurs, assez rares autrefois, et devenant à la même époque à la fois plus graves et plus fréquents.

CHAPITRE II

Le pessimisme n'est pas un système philosophique. Il n'a pas été créé par un homme, bien que Schopenhauer en ait été pour ainsi dire l'architecte. C'est un état de l'âme humaine ; et le philosophe allemand en érigeant sa doctrine s'est servi des matériaux épars dans l'humanité même. Il y a ajouté ses propres raisonnements, ses propres impressions, et il est arrivé ainsi à des résultats de métaphysique que l'homme des foules ne pouvait penser ; mais le faisceau que sa philosophie a lié s'est formé des débris de toutes sortes tombés au hasard du siècle depuis l'antiquité indoue, jusqu'à Voltaire.

Et même faut-il dire que Schopenhauer n'est pas sorti du pessimisme vrai, quand il est entré dans la métaphysique ? Il semble que cette spéculation transcendentale sur la vie cosmique des hommes et sur la divinité n'appartient plus à nous-même. C'est un rêve d'exalté, une course folle vers l'inconnaissable et non le fruit amer d'une vie.

Voilà même ce qu'est le pessimisme : la vie et pas davantage. Qu'on ne s'inquiète pas du moteur, qu'on oublie le démiurge et qu'on se demande si vraiment l'existence est bonne. Si oui, on est optimiste, si non, on est pessimiste.

Ce jugement n'est pas un jugement philosophique, dans lequel syllogismes et preuves de morale et autres moyens logiques ont le droit d'intervenir. Non, le pessimisme est une théorie expérimentale naissant d'abord de la sensibilité, puis s'élevant dans l'esprit pour s'étendre sur nos connaissances et sur nos impressions.

C'est une interprétation triste, nous pouvons dire dès maintenant maladive des phénomènes de l'existence soit morale, soit physique. La douleur l'emporte-t-elle sur le plaisir, le bien sur el mal ? et, pessimisme d'ordre matérialiste, pessimisme d'ordre spiritualiste.

Néanmoins, l'un et l'autre dérivent de l'objectivité ; nous verrons au cours de ce travail quels sont les facteurs personnels aidant à la formation de ce courant d'idées.

Il faut que le pessimisme dérive de causes objectives, sinon il serait un système n'ayant d'intérêt que par sa valeur logique. Ce qui fait pour nous l'intérêt particulier de ces théories désespérantes, c'est leurs causes mêmes, d'abord dans la société, puis dans l'individu.

Dans la société, nous trouvons, si haut que nous remontions, des âmes désespérées. Dans notre court chapitre d'historique nous avons esquissé les traits du pessimisme aux premiers siècles de la civilisation. Le pessimisme appartient à l'humanité entière. Il est fils de notre sensibilité, de nos déceptions et même de nos espérances. Ne sommes-nous pas déçus parce que nous avons trop espéré ? Il s'est formé lentement de toutes nos rancunes contre la suite des phénomènes, devoirs, soucis, contingences désagréables, obstacles

imprévus, toutes choses qui se mettent en travers de notre bonheur.

En un mot, c'est la résultante de la vie journalière, avec ses déconvenues, ses accidents, ses désillusions, pour un caractère sensible, naturellement ambitieux de bonheur, et manquant de la volonté suffisante pour négliger les contrariétés et passer outre vers son but.

Discuter si l'on est heureux, c'est vouloir affirmer qu'on ne l'est pas. Le plaisir ne supporte pas l'analyse. C'est un phénomène de sensibilité physique et morale et conséquemment il doit être senti presque instinctivement ; tout élément d'observation qui se mêle à une sensation agréable est un élément étranger qui trouble la limpidité du courant. Le fait seul de penser qu'il est possible que le plaisir éprouvé à ce moment même soit une illusion ou bien qu'il ait des conséquences douloureuses, lui enlève sa qualité.

Nous essayerons dans la suite de notre travail de montrer que cet esprit de raisonnement qui intervient dans les sensations, même celles qui paraissent les plus spontanées, est un symptôme de neurasthénie.

Comment, indépendamment des facteurs personnels qui déterminent chez l'individu l'évolution vers le pessimisme, comment se fait-il que depuis tantôt cinquante ans on ait constaté dans notre société une recrudescence de ce pessimisme si vieux cependant et si humain ?

Voici quelles en sont les causes, signalées par les moralistes et les littérateurs ; quoique nous ne les adoptions pas, nous allons les exposer.

Les conditions de la vie n'ont pas changé dans leur caractère même. C'est toujours la lutte, c'est toujours la lutte entre les volontés et les besoins matériels ; c'est encore aujourd'hui comme il y a six mille ans le combat journalier

de l'homme contre les hommes et contre les causes qui nuisent à son évolution, à sa race. C'est l'instinct de la conservation, c'est la recherche d'abord des choses indispensables au lendemain, puis des choses indispensables au bien être. Le déterminisme calme des événements n'a pas plus de puissance qu'autrefois, et la réaction cependant contre les milieux, contre les agents oppresseurs est devenue plus énergique. La fatalité, qui laisse tranquillement l'homme obéir aux forces du hasard, n'est pas acceptée. La liberté de la vie, le besoin de se mouvoir avec son libre arbitre, d'imposer aux facteurs extérieurs sa volonté dans ses désirs ; le refus instinctif de s'abandonner en aveugle à la marche vers une fin quelconque sans chercher à éloigner le plus possible le but terminal, ou à y arriver avec le moins de peine possible, sont autant de causes que notre société a vu croître et auxquelles elle obéit avec plus de courage.

Elle y obéit si bien et elle a si bien senti cette indépendance de la personnalité aux prises avec les lois de la matière, du milieu, de l'hérédité, et de tout ce qui constitue le monde extérieur et le monde des pensées, qu'il s'est trouvé un homme pour élever en théorie ce qui n'était qu'instinctif. Darwin en établissant son implacable loi du « Struggle for life » a rendu visible notre destinée.

Ce n'est plus en vertu d'une secrète nécessité que nous nous prenons corps à corps avec les éléments qui nuisent à notre être, soit dans la nature matérielle soit dans nos semblables ; nous savons que le combat est engagé du jour où nous avons à assurer notre existence.

Et cela est devenu plus difficile qu'autrefois. Nous sommes plus exigeants, nos aspirations ont une portée plus longue. La Révolution Française a donné à tout homme le droit de croire aux plus douces espérances. Elle lui a révélé sa force,

son pouvoir même, dans le principe de l'égalité de tous. Elle lui a appris qu'il est une unité utile quel qu'il soit, et que son rôle ne dépend pas de causes réglées par sa naissance, mais qu'il dépend de causes réglées par lui-même par ses énergies et ses capacités propres. D'où, augmentation de l'ambition.

Les malheurs, les tares ineffaçables dans une classe méprisée, ne sont plus acceptés avec soumission. En déliant de leurs servitudes natives, et des impôts d'infériorité qu'infligeait la pauvreté, tous ceux que l'ignorance de leurs droits rendait dociles à des lois souvent très dures, la Révolution Française a créé dans notre société des buts de bonheur que tous nous pouvons atteindre.

Il est possible dès lors de juger comment le pessimisme, latent en quelque sorte à travers le monde, s'est progressivement manifesté dans notre siècle, après 89 et après Darwin. D'une part la certitude que les hommes sont égaux, qu'il n'y a aucune tare atavique au point de vue social vrai, que les qualités et les défauts de la volonté ou de l'intelligence sont indépendants de la classe, et d'autre part cette autre certitude révélée à l'homme qu'il faut lutter fatalement, quelles que soient nos armes en entrant dans la vie, voilà les deux causes du pessimisme. Elles sont lointaines, sans doute, mais fortes parce qu'elles sont déterminantes, parce que l'une a mis en branle nos espérances, et que l'autre a affirmé comme une nécessité notre instinct de la lutte pour l'existence.

Qu'on ajoute à ces deux causes principales les causes secondaires, comme l'abus de la science, qui détruit l'idéal. « La science, dit M. Caro, en fermant toute issue à la curiosité des causes et des fins, a tranché du même coup la racine de la vie morale. »

Nous savons que notre moi n'est formé que de sensations

infiniment nombreuses, mais d'ordre objectif, que notre personnalité n'est qu'un ensemble de petites consciences. La science a tari les sources de l'idéal dans la jeunesse en la rendant trop savante.

Une autre influence aussi qu'il ne faut pas négliger, est celle de la religion. Le rationalisme religieux, le scepticisme, a enlevé la foi en l'Éternel qu'avaient les hommes; le croyant espère et ne peut pas être pessimiste tant qu'il croit. Mais vivre sans avoir le but sublime que donnait la religion au cœur de l'homme, c'est faire un pas vers la désespérance en passant par le scepticisme.

Exceptés pourtant les grands philosophes, qui font de leur mépris de la vie une source de morale belle et consolante.

« Ce qui fait la force du pessimisme, dit M. Ferdinand Brunetière, c'est qu'il se couronne en quelque sorte d'une métaphysique, elle est induite, non déduite, ultérieure à la connaissance de l'homme et de la vie, non pas antérieure. » Aux yeux des grands pessimistes la vie est nuisible. Pour Schopenhauer, comme pour les pères de l'Eglise, « c'est de la mort même que nous apprenons à mépriser la mort, mais aussi, par un juste retour, à ne plus estimer au delà ce que valent réellement les satisfactions de la vie. La mort seule donne à la vie son intérêt et son sens : elle seule en détermine le prix et la valeur. Parce que nous sommes les seuls de tous les êtres qui connaissions la mort, c'est pour cela que nous sommes hommes. »

Le pessimisme même de Schopenhauer est un pessimisme spéculatif, se développant dans la haute morale et la métaphysique. « La « négation du vouloir vivre » n'est en réalité que le terme idéal vers lequel tend sans jamais y atteindre la morale du pessimisme; en le proposant à l'homme elle développe en lui tout ce qu'il y a de ressorts et d'énergies

pour l'action. Non seulement il n'y en a pas de plus haute parce qu'il n'y en a pas qui soit plus détachée de toute considération égoïste; mais il n'y en a pas de plus propre à tremper les caractères, par ce qu'il n'y en a pas qui exige de nous un plus grand effort sur nous-mêmes. »

Ces conséquences dernières de la philosophie pessimiste sont de la plus haute conception morale; mais combien elles s'éloignent des résultats du pessimisme vécu, tel que nous l'étudierons au chapitre suivant !

Telles sont, disent les moralistes et les philosophes, les origines du pessimisme contemporain : origines politiques, scientifiques, religieuses; mais toutes ayant pour caractère commun, la perte d'un idéal, soit de la vie sociale, de la morale ou de la vie spirituelle.

Nous ne voudrions certes pas nier l'influence de ces deux causes sur le développement philosophique du pessimisme, mais nous ne pouvons admettre que des événements sociaux et une doctrine scientifique aient pu créer un état d'âme particulier. Nous pensons que les troubles politiques, les révolutions sociales et militaires, agissent surtout sur le système nerveux, le fatiguent, l'épuisent. Après les efforts de volonté réclamés par les commotions de toutes sortes, la dépression physique et morale se produit. A l'activité ardente succède l'inaction triste; à l'excitation puissante, succède le défaut d'énergie. Cet état d'épuisement nerveux engendre des esprits méditatifs; il décourage, il porte au pessimisme, et c'est pourquoi nous pensons qu'à notre siècle la tristesse n'est pas un produit des lectures, ou des ambitions avortées au lendemain de la Révolution, mais qu'elle est rattachée à une cause pathologique : la neurasthénie.

On pourra s'étonner sans doute que notre siècle soit le premier à voir se généraliser cette désespérance pessimiste,

et cependant combien d'autres peuples, à d'autres époques, ont éprouvé des révolutions !

A cette objection nous répondons que jamais sans doute l'hérédité nerveuse n'avait été plus affectée qu'à notre temps. On peut dire en effet que le système nerveux et l'intelligence suivent les progrès de la civilisation. L'échelle animale montre la différenciation des systèmes nerveux selon le degré de perfection de l'être. Or, il est logique qu'avec les progrès des sciences, des arts, et des relations sociales, notre système nerveux ait acquis une acuité plus fine, une sensibilité plus exquise, en même temps que notre intelligence s'élargissait.

A ces influences provenant de l'évolution naturelle d'une espèce intelligente, il faut rattacher aussi les influences provenant de vices héréditaires ou acquis. « Toutes les causes capables d'affaiblir l'organisme, dit le docteur Deschamps, qu'elles provienment des maladies, de l'abus du travail ou des plaisirs, sont susceptibles de transmettre aux descendants une sensibilité exagérée et une prédisposition à l'inégalité cérébrale. Parmi les vices plus modernes qui entrent pour une grande part dans la genèse des névroses, il faut ranger l'alcoolisme, chaque jour en progrès, qui produit chez le buveur un empoisonnement lent, et souvent une manie, ce qu'on a appelé la dipsomanie; — la morphinomanie, très fréquente dans les classes élevées de la société, chez les savants, les littérateurs, les médecins, les femmes du monde auxquelles elle donne, pour un temps, une certaine surexcitation intellectuelle, tout cela pour aboutir à l'engourdissement du moi, à la paralysie de la volonté qui est le caractère propre de l'empoisonnement par la morphine. L'alcoolique et le morphinomane lèguent à leurs descendants une prédisposition à toutes les névroses, depuis les plus simples jusqu'à l'hystérie et l'épilepsie. »

..... « Avec une organisation ainsi faite, il faudrait une éducation virile. Il n'en est rien le plus souvent. Les occupations ordinaires, le mode d'existence, les fatigues, l'abus des travaux intellectuels ou des plaisirs mondains, ont généralement pour effet : soit d'affaiblir à la fois l'organisme et le système nerveux, ce qui produit les apathiques, des candidats au pessimisme, soit d'affaiblir l'organisme en exaltant le système nerveux. »

On le voit, de nombreuses influences sont venues se grouper autour de notre société, pour y créer une susceptibilité nerveuse et intellectuelle plus délicate et plus faible dans ses réactions physiques. Hérédité, difficultés de l'existence, soucis matériels, troubles sociaux, alcoolisme et tous les vices d'origine moderne, ont agi sur notre organisme pour en affaiblir par un surcroît momentané de travail, toute l'énergie nerveuse.

C'est ce qui explique, croyons-nous, que le pessimisme se soit, de préférence et d'une manière si générale, manifesté au XIX^e^ siècle.

Remarquons enfin que la neurasthénie a été décrite à peu près en même temps qu'on signalait les tendances désespérantes de la littérature moderne. Ce n'est pas là une coïncidence : il y a un rapport de cause à effet. Les surmenages de toutes sortes, physiques et moraux, que les révolutions politiques et militaires ont imposé aux hommes ont développé une maladie qui n'était qu'assez rare autrefois; et si elle s'est répandue avec tant de fréquence, plutôt à notre époque, c'est que jamais notre système nerveux n'avait été aussi favorable à son développement : hérédité, progrès de la civilisation, surexcitations de toutes natures, ont contribué à ébranler notre énergie nerveuse, et nous ont rendu, s'il est possible de s'exprimer ainsi dans le cas qui nous occupe, en « état de réceptivité ».

CHAPITRE III

Nous avons essayé dans le chapitre précédent de décrire le pessimisme contemporain et quelles nous en paraissent les causes : loin de le rattacher directement aux influences littéraires et sociales, nous avons tenté de montrer qu'il est la conséquence d'un épuisement nerveux.

Nous allons maintenant étudier l'état mental du pessimiste. Nous aurons dans une large mesure recours aux deux volumes que M. Paul Bourget a publiés sur les auteurs du siècle qui ont plus particulièrement éprouvé cet état d'âme.

Et d'abord quelles sont les causes prédisposantes au pessimisme ? Il est certain, en effet, que l'éducation, les lectures qui jouèrent un rôle considérable ne sont pas la source même de cet état d'âme. Il faut que l'individu porte en lui les germes de sa tristesse ; ils se développent plus ou moins selon les conditions de son existence, mais il les avait en lui par son hérédité et ses prédispositions acquises. Il est vrai

que par vanité ou bizarrerie certains individus se complaisent à se donner des idées tristes à la façon de Werther ou de René : ce ne sont là que jeux d'esprit sans intérêt pour nous.

Le pessimiste doit être sincère pour être intéressant.

Tout individu qui a des antécédents nerveux définis ou non définis, qui possède un penchant naturel vers la peine et une force de volition faible, arrivera, si les circonstances s'y prêtent, au pessimisme. Il lui faut un penchant naturel vers la douleur, c'est-à-dire qu'il ressente plus vivement la douleur que le plaisir, ou plutôt, si les sensations bonnes et mauvaises sont également fortes, qu'il garde de préférence le souvenir des mauvaises.

Mais ces souvenirs eux-mêmes peuvent être chassés par la volonté. Une volonté énergique peut d'elle-même imposer à l'esprit un état qu'elle désire; soit par l'action, soit par sa force seule, elle peut changer la couleur des choses et détourner l'homme de ses préoccupations. Donc, la volonté doit être affaiblie ou faible de nature.

Cependant ces deux conditions : hérédité nerveuse et diminution de la volonté ne suffisent point pour conduire au pessimisme. Le pessimisme réclame une certaine éducation intellectuelle. Il se développe surtout dans les esprits instruits qui peuvent généraliser et ériger leur rancœur en théorie. Car le fait seul de juger les choses désagréables plus nombreuses et plus agissantes que les choses heureuses ne constitue pas du pessimisme : ce n'est que de la neurasthénie vulgaire.

Donc, le pessimiste doit encore posséder certaines qualités d'intelligence et une assez bonne culture littéraire pour pouvoir juger et induire avec une justesse apparente.

Les auteurs eux-mêmes qui ont étudié le pessimisme

comme théorie philosophique et comme état d'âme, ont reconnu le rôle de la volonté et de la sensibilité. « Le tempérament malheureux, dit James Sully, peut reposer sur une faiblesse de volonté accouplée à un penchant émotionnel vers la peine », et plus loin : « comme règle, l'esprit joyeux est peut-être en même temps l'esprit énergique, et l'esprit triste l'esprit faible. »

« ... Il y a aussi des cas où nous pouvons voir qu'une vie heureuse est beaucoup mieux assurée par le jeu sain de la volonté que par un bas degré de sensibilité pour la peine. On peut citer Gœthe comme exemple de cette heureuse constitution volitionnelle. Cette relation compliquée entre les deux formes du tempérament heureux et malheureux semble être soutenue par le peu que l'on sait de la base physiologique des deux. L'énergie de la volonté est sans doute rattachée à quelque qualité des centres moteurs les plus élevés du cerveau, en même temps que, selon toute probabilité, aux muscles et aux nerfs moteurs qui relient ceux-ci aux centres. Maintenant, il semble raisonnable, puisque le système nerveux n'est qu'un organe complexe, qu'une condition naturelle de vigueur des éléments sensibles doit, comme règle, s'allier à un état semblable des structures motrices. En même temps, puisque ces deux régions sont deux moitiés bien différenciées du système nerveux, on doit comprendre que l'une puisse se développer jusqu'à un point de vigueur plus grande que l'autre et ainsi une saine condition des centres moteurs peut à l'occasion se rencontrer avec une condition peu saine des centres de sensibilité. »

Nous trouverons d'ailleurs dans l'étude qui va suivre de l'état mental du pessimiste, les conséquences logiques de ces prédispositions. Ceux qui se sont occupés de la psychologie du siècle, ont depuis longtemps signalé chez les auteurs

l'abus de l'esprit d'analyse. C'est là une source inépuisable de pessimisme. L'homme qui se sent instinctivement porté à la tristesse, commence par s'occuper de lui-même. Son état physiologique, sa constitution, son rôle dans la série des faits sont pour lui des questions intéressantes, il veut savoir si vraiment la vie qu'il porte en lui est bonne ou mauvaise.

Et, d'ailleurs, c'est là le commencement logique du pessimisme : avant de généraliser et d'étendre à l'humanité, à la vie de tous et même à l'univers, une conception désespérante, il faut savoir si lui-même n'est pas une source de bonheur. Ce n'est que lorsqu'il aura conclu, au sujet de sa personne, pour la douleur, qu'il pourra généraliser.

Le pessimiste donc a pour premier caractère de s'analyser. Comme il est presque toujours instruit et qu'il possède des qualités intellectuelles remarquables, il accomplit son travail avec beaucoup d'habileté et souvent même de talent. Quoi qu'il fasse, il cherche à se juger et surtout à savoir si la succession des phénomènes d'ordre physique ou d'ordre moral, aboutit à la douleur ou à la joie.

Nous retrouvons cette tendance à l'analyse dans presque tous les auteurs du siècle et même bien avant. Les mémoires, les journaux intimes, si abondants à notre époque, sont remplis de réflexions pessimistes, exception faite, bien entendu, des mémoires militaires où l'activité de la vie ne permettait pas à leurs auteurs de méditer sur eux-mêmes.

M. Paul Bourget, que nous citerons souvent au cours de cette étude, a signalé, au sujet d'Amiel, ce penchant invincible vers l'analyse.

« Il possédait à un degré rare le pouvoir fatal de se voir toujours d'une vue exacte qui constitue l'esprit d'analyse. C'était là un don si caractérisé que, de bonne heure, il fut tenté d'en faire la base de sa vie. Dès l'année 1849, c'est-à-

dire en pleine jeunesse, il écrivait : « Tiens-toi en ordre, laisse les vivants vivre et réserve tes idées : fais le testament de ta pensée et de ton cœur, c'est ce que tu peux faire de plus utile ». S'appliquer à se connaître, sans autre but que de se connaître, voilà le programme qu'Amiel s'imposait à lui-même avant sa trentième année, dans cette période d'ordinaire enivrée où l'homme d'action souhaite de se tailler sa place dans le vaste monde à coups d'énergie et par la force de sa personne. Il fallait que cette acuité du sens intime fût vraiment suprême et constante chez lui, car il demeura fidèle à ce funeste programme. Jusqu'à ses dernières heures, il remplit la mission qu'il s'était imposée, notant détail par détail les progrès de sa maladie et les ravages qu'elle faisait non pas dans ses traits, non pas dans l'intérieur de sa vie, mais dans son âme, dans sa manière de voir et de juger, de jouir et de souffrir. Pour Amiel, penser et se regarder penser, sentir et se regarder sentir, ne furent jamais qu'une seule et même chose. »

Nous retrouvons ce même caractère dans les personnages créés par les romanciers. Stendhal, dans *le Rouge et le Noir*, a donné à Julien Sorel la faculté de discuter ses pensées et ses actions. Tout se présente à l'esprit du héros comme un problème, et il se livre au sujet de ses moindres actes à de longs raisonnements. M. Paul Bourget dit, en parlant de Stendhal : « Il en fait des psychologues, même des ergoteurs qui se demandent sans cesse comment ils sont émus et s'ils sont émus : qui scrutent leur existence morale dans son plus intime arcane et réfléchissent sur eux-mêmes. — Octave est atteint d'une difformité secrète qui ne lui permet pas de se déshonorer à ses propres yeux ; il se surprend à aimer sa cousine Armance de Zohiloff. « Ah ! une belle âme ! s'y attacher pour jamais, vivre avec elle et uniquement pour elle et

pour son bonheur ? Je l'aimerais avec passion, je l'aimerais, moi malheureux... et un interminable monologue commence, non point prononcé comme ceux des pièces de théâtre, mais pensé comme il convient dans un roman d'analyse, et comprenant l'infini détail d'une vaste association d'idées. »

Stendhal, d'ailleurs, possédait lui-même ce penchant à l'observation personnelle : dans ses héros, ce ne sont que des raisonnements à lui qu'il reproduit : « Stendhal n'a jamais fait que la psychologie de ses facultés. »

Il nous est impossible de citer dans ce court essai tous les auteurs du siècle qui se sont préoccupés d'eux-mêmes. Les frères de Goncourt, Maupassant, A. Daudet, si remarquables par leurs qualités d'observation, possèdent à un haut degré la faculté d'analyser les sensations ; ils donnent à leurs héros leurs sentiments, leurs pensées, et nous croyons que, si impersonnels qu'ils puissent être dans leur art, ils prennent en eux-mêmes la plupart de leurs œuvres. Ils se projettent dans leurs personnages, entourant les dédoublements de leur âme de tous les artifices du roman et de toutes leurs qualités d'artistes.

Quelle est la conséquence inévitable d'une telle réflexion sur soi-même ?

A force de s'analyser, l'homme aboutit au doute. C'est en effet le point d'arrivée des auteurs que nous avons signalés. Amiel doute de lui-même, Flaubert doute de lui-même ; Baudelaire devient sceptique et même cynique, à force de ne croire à rien. Stendhal cherche et trouve dans l'action un remède à son doute.

Dans une étude sur Leconte de Lisle, M. J. Cantel s'étend longuement sur le pessimisme du grand poète : « Dans l'auteur des *Poèmes Antiques* comme dans tout moderne, le fond de l'âme et de la pensée est irrémédiablement triste.

Pour preuve de cette mélancolie, je signalerai seulement ce sens de la douleur mystérieuse des choses, qui reparaît si souvent dans les vers de Leconte de Lisle. Pour lui, une énigme poignante existe sous le voile de cette nature qu'il adore. »

« ...Chacun de nous porte sur lui la lassitude des siècles qui l'ont précédé, chaque âme de civilisé contient la fatigue du vieil univers. Ce qu'exprime l'auteur des *Poèmes Barbares*, c'est précisément cette fatigue et cette lassitude. Venu à l'heure sombre d'un de ces « soirs du monde » dont parlaient les anciens, il ressent l'âpre impatience, la déception amère, la douloureuse inquiétude du désir insatisfait qui, après s'être pris à tant d'illusions, les a toutes vues mourir l'une après l'autre, et, n'en apercevant plus aucune autour de lui, se mit à la fin à douter de lui-même.

» ...Sans même avoir eu besoin de ce fardeau de doutes, le poète haïssait la vie ; la colère contre l'existence s'exprime plus d'une fois en ses vers avec une violence extrême. Il hait la vie parce que le monde est laid, parce que le monde est vil. Il hait la vie à cause de cette déception immense de l'humanité qui attendant toujours, s'est lassée à la fin, à cause de l'avidité éternelle du désir que rien ne comblera... »

Parce que l'observateur en se décomposant lui-même ne peut éviter de se comparer aux choses extérieures, parce qu'il ne peut complètement s'arracher ou s'imposer aux faits indépendants de sa volonté, il juge qu'il est irrésistiblement vaincu par les circonstances. Il se crée en lui-même un rêve, et ce rêve est en perpétuelle contradiction avec la vie. Comment vivre son rêve dans l'oubli de la vie extérieure et dans l'oubli des milieux où il est jeté ?

« Celui que ses habitudes ont conduit à un rêve de bonheur souffre de la réalité qu'il ne peut pétrir au gré de son désir... Quand la créature est civilisée, elle demande aux

choses d'être selon son cœur, rencontre d'autant plus rare que le cœur est plus curieusement raffiné, et l'irrémédiable malheur apparaît. »

Douter de soi, c'est se juger inférieur dans la vie, c'est se croire incapable de soutenir la lutte avec courage. « As-tu réfléchi, écrivait Flaubert, combien nous sommes organisés pour le malheur? C'est étrange comme je suis né avec peu de foi au bonheur. J'ai eu, tout jeune, un pressentiment de la vie. C'était comme une odeur de cuisine nauséabonde qui s'échappe par un soupirail. On n'a pas besoin d'en avoir mangé pour savoir qu'elle est à faire vomir !... »

Voici une page de Guyau où nous retrouvons exprimée cette conséquence de l'analyse :

« La pensée moderne n'est pas seulement plus clairvoyante du côté des choses extérieures et de la nature, elle l'est aussi du côté du monde intérieur et de la conscience. Or, Stuart Mill soutenait que la réflexion et le progrès de l'analyse psychologique ont une force dissolvante qui, avec la désillusion de la trop grande clarté amène la tristesse. On voit trop le jeu de ses propres ressorts et le fond de ses sentiments. Quelle intime contradiction que d'être assez philosophe ou assez poète pour se créer un monde à soi, pour embellir et illuminer toute réalité et d'avoir cependant l'esprit d'analyse trop développé pour être le jouet de sa propre pensée! On bâtit d'aériens châteaux de cartes et ensuite on souffle soi-même dessus. On est sans pitié pour son propre cœur et on se demande parfois s'il ne vaudrait pas mieux ne point en avoir. Je suis trop transparent pour moi-même, je vois tous les ressorts cachés qui me font agir et cela ajoute une souffrance à toutes les autres. Je n'ai pas assez de foi ni en la réalité objective ni en la rationalité de mes joies mêmes pour qu'elles puissent atteindre leur maximum. »

Ce doute continuel de soi-même conduit à l'inaction, à l'impuissance. Impuissance d'aimer, comme pour Alexandre Dumas fils et pour tous ceux qui cherchent dans la passion le suprême oubli ; impuissance de vivre, comme pour Amiel qui se résigne avec amertume à supporter l'existence ; impuissance d'agir, comme pour Baudelaire qui endort son cœur dans son « sommeil de brute ».

Mais cette impuissance n'est pas supportée avec indifférence. Le contraste de l'idéal et de la réalité qui a toujours accablé ces esprits avides de connaître et de bonheur, leur a laissé au cœur une désespérance infinie. « A quoi bon ? » et l'action leur répugne. Amiel « faible et vaincu, écrasé par le réel, était incapable de se concentrer en une volonté affirmative et créatrice ». Quand il pense à la vie, à l'activité des hommes, à la marche des choses « qu'importe tout cela ? » écrit-il. « Se gendarmer contre le sort, se débattre pour échapper à l'issue inévitable, c'est presqne puéril. »

« A ses yeux, dit M. Paul Bourget, les choses apparaissent comme vides et vaines ; tout s'écoule, tout s'efface, rien n'existe d'une existence réelle.»

C'est le découragement même de vivre.

Guy de Maupassant a exprimé avec une certaine amertume cette désespérance causée par l'impuissance de la volonté : « Nous ne savons rien, nous ne voyons rien, nous ne pouvons rien, nous ne devinons rien, nous n'imaginons rien, nous sommes enfermés, emprisonnés en nous. Et des gens s'émerveillent du génie humain !... La pensée de l'homme est immobile. Ses limites précises, proches, infranchissables, une fois atteintes elle tourne comme un cheval dans un cirque, comme une mouche dans une bouteille fermée, voletant jusqu'aux parois où elle se heurte toujours. »

« Je me révolte contre la vie, s'écrie Adolphe, comme si la

vie ne devait pas finir ! Je répands du malheur autour de moi, pour reconquérir quelques années misérables que le temps viendra bientôt m'arracher ! Ah ! renonçons à ces efforts inutiles ; jouissons de voir ce temps s'écouler ; mes jours se précipiter les uns sur les autres ; demeurons immobile, spectateur indifférent d'une existence à demi passée ; qu'on s'en empare, qu'on la déchire ; on n'en prolongera pas la durée ! Vaut-il la peine de la disputer ? »

C'est la sensation de l'absolu néant, le dégoût de tout parce que rien ne peut satisfaire.

Parfois, cependant, le pessimiste se révolte contre son impuissance. Il s'irrite, et son impressionnabilité extrême le rend chagrin, amer, comme Alceste ; il méprise les hommes comme Flaubert, qui les trouvait bêtes et ignorants.

Mais ce ne sont là que réactions de courte durée. La volonté ne peut pas soutenir leur désir de se faire violence. Ils retombent bientôt dans leur tristesse passive, poursuivant avec angoisse la recherche de leur idéal. Ils ne l'atteindront jamais, ils en ont la certitude, mais ils ont besoin de ce but imaginaire, et si douloureuse que soit leur anxiété, ils ne peuvent la satisfaire.

Il semble donc que ce dégoût profond de la vie, où tout est pour eux sujet de peine et de tourment, devrait les pousser au suicide. Les exemples sont rares, car, bien que la mort les obsède, ils n'ont pas assez de volonté pour se tuer. La détermination n'a pas chez eux assez de force pour arriver jusqu'à l'accomplissement d'un désir. Cette action même qui les délivrerait demande trop d'effort ; ils attendent patiemment que leur existence misérable finisse. Ils s'enferment dans leur impuissance, dans leur aboulie, comme Amiel, considérant la vie avec tristesse, mais ne faisant rien pour la supprimer, parce qu'ils sont incapables de prendre une décision même pour s'arracher à leur souffrance.

Tel est, autant du moins qu'il nous paraît, l'état mental des pessimistes : affaiblissement moral, accablement, manque de volonté et doute continuel. Ces intellectuels ne peuvent accepter la lutte pour la vie, parce que leur volonté est impuissante; leur esprit d'analyse poussé à l'extrême les paralyse en leur montrant l'inutilité de tout, « le grain moulu en farine ne saurait plus ni germer, ni lever. »

CHAPITRE IV

Lorsqu'on examine l'état mental d'un neurasthénique, le caractère le plus général, celui qui se retrouve le plus fréquemment dans les descriptions qu'il donne lui-même de sa maladie, c'est l'affaiblissement de ses facultés cérébrales, la fatigue, l'asthénie en un mot. Il se présente comme un homme sans force, sans courage complètement déprimé.

En l'interrogeant on ne tarde pas à constater qu'il se connaît parfaitement, et qu'il trouve en lui des motifs de préoccupations incessantes.

Continuellement tourné vers lui-même il s'examine avec une persévérance extraordinaire. Il s'observe, il s'écoute, il se réfléchit. Il est toujours en vigilance sur ses sensations et sur ses pensées. Il se dédouble en quelque sorte, gardant un jugement sur ses actes, sur sa personne.

Sa personnalité vit en lui comme s'il la voyait; elle ne fait pas partie intime de lui-même. Il l'analyse, toujours, avec une sorte de passion. Jamais il ne se perd de vue, jamais il

ne s'oublie ; même aux heures de gaîté, si rares cependant pour lui, il ne lâche cette proie qu'il fouille avec une sorte d'avidité de connaître.

C'est là la cause de ses craintes, de ses doutes, de ses obsessions.

Toujours en état de veille sur sa personne, il finit par avoir des motifs d'alarmes. Sa curiosité maladie le pousse à des recherches qui, si elles ne le conduisent pas à des résultats positifs, le conduisent à l'anxiété.

Et d'abord, la première conséquence de cet état d'esprit c'est la crainte d'être malade. Il se croit frappé d'un mal qu'il explique, mais qu'il ne peut préciser. Il le connaît cependant, il en donne les symptômes ou plutôt ce qu'il croit être des symptômes. Car avec une subtilité très fine, il interprète tout ce qu'il constate en lui-même. Ses moindres faiblesses physiques, ses moindres douleurs lui sont des causes d'alertes. D'autres fois il trouve en lui tous les signes d'une affection qu'il a lue, ou qu'il a vue chez un ami. Cela le rend inquiet; il redouble alors d'acharnement, de patience, pour se convaincre de son mal. Il fait le tableau de ses observations, il relève toutes les données qui peuvent lui servir, ou plutôt tout ce qu'il croit se rattacher à sa maladie.

Il ne sait pas au juste, si ce qu'il dit est vrai : il discute, il aime discuter avec lui-même ; ou bien il a besoin d'en parler, de vérifier en quelque sorte son diagnostic. Quelquefois cependant, il garde tout en lui-même, n'osant même se confier à un ami par peur du ridicule. Car il redoute une chose par-dessus tout : c'est qu'on ne le comprenne pas.

Cependant il souffre d'avoir en lui cette auto-observation; elle lui pèse comme une sorte de bilan de sa vie. Elle le tourmente parce qu'elle se grossit de faits nouveaux, d'interprétations nouvelles. Son esprit est bientôt fixé à ce besoin

d'enquête ; il tourne autour, comme autour d'un pivot, ne pouvant s'échapper vers l'oubli ou la spontanéité qui fait oublier.

La tristesse envahit son intelligence ; il doute, il a peur, il n'a plus assez de force pour résister à sa maladie sans un aide : c'est alors qu'il va chez le médecin.

Avant de prendre cette résolution, il a eu soin de se munir de renseignements écrits : ce sont les « petits papiers ». Il les a composés au hasard de sa souffrance, avec beaucoup d'ingéniosité : parfois même, quand c'est un homme instruit, ils abondent en détails, en observations, qui forment une analyse psychologique très intéressante et habilement faite.

Mais en somme, quelle est sa maladie ? Ce qui l'inquiète par-dessus tout, c'est la diminution de ses facultés intellectuelles. Il est frappé de la faiblesse qui a lentement relâché ses facultés. Il a un voile sur le cerveau ; il ne sait, il ne comprend plus. Il est vide d'idées ; elles le fuient ; il ne peut saisir une pensée avec fermeté, tout lui échappe. S'il veut poursuivre un but, un travail quel qu'il soit, la mise en train est difficile. Il ne peut pas tendre son esprit ; il est en état de distraction continuelle ; rien ne l'absorbe entièrement, malgré son désir de s'abandonner à une besogne absorbante pour s'arracher à ses pensées.

S'il fait un effort suprême pour se concentrer vers un but quelconque, il éprouve après son travail une fatigue considérable, une lassitude profonde qui obscurcit son intelligence et pèse sur son corps.

« On prend un livre ou un journal, dit Beard, et on lit un paragraphe une demi-douzaine de fois, sans savoir ce qu'il contient et sans pouvoir dire ce qu'on a lu. On jette le livre de découragement, et on essaye d'écrire une lettre ; mais il faut souvent y renoncer avant d'avoir rempli la première

page ; l'esprit voyage dans un rêve diurne, aussi loin que possible du sujet poursuivi par la pensée, et ce rêve fait vite oublier le travail qu'on avait entrepris. »

Il se plaint de sa mémoire ; elle est infidèle, affaiblie. Il lui faut, dit-il, un effort considérable pour se rappeler certaines choses de la vie courante ; il ne sait plus son métier, il ne sait plus écrire, les mots ne peuvent venir. Pour le moindre souvenir il a recours à une surexcitation cérébrale volontaire ; rien ne lui est présent à l'esprit, il a besoin de tout chercher à l'aide d'associations d'idées ou de mots, il remonte de fait en fait, de jour en jour et arrive, par enchaînement, à retrouver quelques souvenirs. Mais ce travail intellectuel, énorme pour les choses insignifiantes et d'usage ordinaire, aggrave encore à ses yeux sa faiblesse morale, sa maladie.

Le neurasthénique interrogé sur cette sorte de banqueroute mentale en est très affecté. Cependant bien qu'il accuse sa mémoire, si on essaye de lui demander certaines dates, certains faits qui le concernent, il est rare qu'il ne puisse les découvrir, mais au prix d'un grand effort qui est pour lui une preuve que son intelligence et surtout sa mémoire sont malades.

En examinant de près cet état particulier des facultés intellectuelles chez le neurasthénique, on ne constate pas en dernière analyse une diminution de la mémoire.

S'il écrit ses petits papiers c'est parce qu'il craint de ne pas se souvenir. Intimidé par le médecin, il ne pourra réfléchir assez pour expliquer en détail les signes de son mal ; il oublierait certainement des symptômes, et des plus importants. Avec l'aide de son manuscrit bien documenté, bien ordonné, il pourra retrouver son aplomb et éviter des omissions. C'est la crainte d'oublier qui le poursuit.

Mais interprétons ce fait et analysons encore. Il est bien

étonnant qu'un homme dont la mémoire est affaiblie sache si bien noter et si bien décrire ce qui se passe en lui ; car le neurasthénique fait des merveilles d'analyses ; tout est admirablement observé ; il catalogue, il enregistre avec une habileté et une finesse psychologique étonnante tout ce qui lui paraît anormal en lui. Il rapporte tout à son idée, il détourne certains faits qui n'ont aucune signification pathologique, au profit de son but ; il les interprète et par une logique spécieuse il les range dans son cadre nosologique. Est-ce possible qu'un homme qui raisonne avec rigueur, qui s'étudie si attentivement, avec tant d'acuité, ait une diminution réelle des facultés mentales ? Nous ne le croyons pas.

Il se fait erreur à lui-même : ses faiblesses mentales, ses absences de mémoire, la sensation de vide cérébral, qui découragent l'intelligence du neurasthénique, tout cela est dû à la diminution de l'attention.

Pourquoi le malade ne peut-il pas se rappeler ce qu'il a fait le matin même ? Parce que lorsqu'il y pense, il se sent envahi par d'autres idées étrangères. Son effort n'est pas capable de chasser les sensations ni les réflexions qui l'assaillent et se disputent son attention. Il ne peut dominer son intelligence : elle obéit à tout, elle va au gré de l'impression. Incertaine, il ne peut la diriger résolûment et l'atteindre.

De plus, sa personnalité même est fuyante ; il ne la saisit pas ; il ne la sent pas en lui, soumise à sa volonté. Au contraire, elle va à l'aventure, légère, indisciplinée, vague. Quand il veut réfléchir à quelque chose, il ne peut ébranler son intelligence. L'effort cérébral est faible et difficile. Il a une sorte de relâchement de la trame de ses idées ; elles sont non pas obscures ou embrouillées, mais à peine dessinées ; ou plutôt elles sont effacées, de sorte qu'il n'en a presque pas conscience. Elles sont entraînées par des forces qu'il ne

peut ni mesurer, ni diriger, parce qu'il ne les sent pas lui-même : c'est de l'automatisme cérébral.

Loin de le reposer cet automatisme le fatigue : étant en perpétuelle lutte avec son attention, il perd bientôt son courage intellectuel. Il tombe dans la dépression, dans l'asthénie cérébrale.

Mais parmi les idées qui détournent son attention à chaque minute, de toute tendance vers un acte, il y en a qui reviennent plus souvent que d'autres ; ce sont des idées d'obsession. L'obsession la plus fréquente est celle du doute. Il ne sait plus exactement ce qu'il doit faire ; il doute de lui-même, de son énergie, de son intelligence ; il est en proie à des inquiétudes continuelles, voyant que rien ne reste en lui qui puisse lui donner du courage. Il est anxieux ; sa faiblesse se transforme en angoisse. Il souffre, et sa souffrance n'est pas imaginaire, elle est bien réelle. Il s'irrite si le médecin lui dit que cela n'est rien, qu'il a tort de se croire malade, s'il n'accepte pas ses plaintes, et si, pour le consoler, il le renvoie en lui assurant qu'en somme il est en excellente santé.

Si son état mental persiste, le neurasthénique tombe dans une tristesse profonde ; il désespère de tout, et dans le désarroi de ses facultés, il a peur de devenir fou ; tous les jours il croit constater un progrès vers cette fin, et cela le tient dans une angoisse horrible.

Son caractère, impressionnable, s'irrite ; il devient d'une humeur chagrine, méprisante ; il a des colères que rien ne justifie contre ses amis mêmes. Les contrariétés les plus futiles surexcitent sa sensibilité et lui donnent des accès de violence pour des riens : « c'est la diminution du contrôle mental » signalé par Beard.

D'autres fois, au contraire, il s'enferme dans son mal, n'essayant jamais de réagir, attendant une sorte de fatalité, résigné à souffrir dans le dégoût amer de tout.

Dans le cours de cet affaissement cérébral, le neurasthénique pense très souvent au suicide. A tout propos même il a cette pensée. Elle est en lui non pas sous forme d'idée fixe, comme chez l'hypocondriaque, mais sous forme d'obsessions. Ce n'est pas une sorte de projet constamment attaché à sa volonté et l'entraînant à des tentatives d'exécution. Il n'a pas pris la résolution extrême de se donner la mort. Jamais il ne s'est dit : « Je vais me donner la mort », décidé à le faire sans revenir sur sa décision. Mais il se dit toujours : « Je me tuerai. » Il rejette vers le futur cette fin qu'il ne désire pas, mais qu'il considère comme très probable.

Il se sait faible, désenchanté, frappé d'un mal qui l'accable, et, par raisonnement, il s'imagine que la mort est la conséquence inévitable de cet état d'abattement. Il a pour le suicide la même crainte que pour la folie : « Je deviens fou »; de même pourrait-il dire : « J'approche du jour où je devrai me tuer. » C'est cela même. Il ne recherche pas le suicide, au contraire, il le redoute.

Voilà, nous semble-t-il, le caractère dominant, le sens vrai de ce que veulent dire les neurasthéniques quand ils parlent de cette idée : « J'ai peur de me tuer. » Il ne faudrait cependant pas croire que cette peur de mourir de leur propre main est due à ce qu'ils trouvent à la vie encore quelque douceur; elle est due à des causes qu'il est assez difficile de démêler, et qui nous paraissent être les suivantes.

Remarquons tout d'abord que le neurasthénique n'arrive presque jamais au suicide. Rares sont les cas signalés où il choisit avec soin son genre de mort et où il l'exécute. Il procède en général tout autrement : loin de se procurer les moyens de mourir, il veut écarter tout ce qui peut le pousser à cette terminaison fatale.

S'il s'accoude à une fenêtre assez élevée, la pensée de la

mort se présente à son esprit. Il regarde le vide, il se dit que peut-être il se tuera de cette manière, et déjà il imagine la scène du suicide, s'objectivant très bien. A force d'y songer, il en a peur ; cela lui donne une sorte de vertige mental. Il n'ose plus jeter son regard dans le vide, car l'heure de son suicide est peut-être celle-ci même. Il se fait alors violence, s'arrache à sa triste rêverie, et pour fuir ces idées désespérantes, il ferme la fenêtre. De même, s'il a une arme à feu chargée, il redoute de la tourner contre lui-même ; d'ailleurs, malgré lui, cette arme le préoccupe ; il tourmente la gachette ; enfin, pour éviter plus sûrement de se tuer, il enlève les balles.

Ainsi, il nous semble que le neurasthénique pense au suicide, non parce qu'il y est irrésistiblement poussé comme l'hypocondriaque mais parce qu'il a peur d'y arriver, par suite de sa faiblesse morale, et surtout volitionnelle. Voici un exemple intéressant que nous avons examiné à la consultation de M. le docteur Régis.

Un neurasthénique part un jour pour la pêche sans aucune pensée de se tuer. Il raconte que sur le bord de sa barque, lentement, malgré lui, il pense à la mort. L'eau qui l'entoure évoque en lui une idée de noyade. Cette idée bientôt envahit son esprit ; il y songe avec persistance. L'obsession du suicide grandit ; il est là, face à face avec la mort possible. Il s'effraye ; il a peur que devant la mort, seul, sans secours à espérer, sans ami pour chasser son idée, il ne puisse vaincre son impulsion.

Aussi, dès qu'il sent le danger imminent, il plie ses lignes, ferme son filet et s'en va. En route, il fuit ; il ne suit pas les berges de la rivière, bien que ce trajet soit plus court. Il évite au contraire de retrouver l'eau, qui l'a si tristement inquiété ; il fait un long détour, rassuré, parce que loin de la

tentation, son obsession s'échappera d'elle-même. Il rentre chez lui satisfait d'avoir écarté la mort. Il a eu recours à une ruse pour se donner la force : il a battu en retraite, ne pouvant lutter contre son idée. Tant il est vrai qu'il désirait peu mourir !

Cependant on a quelquefois signalé des neurasthéniques qui se sont suicidés. C'étaient des intellectuels que les souffrances de la vie ont jetés vers la mort comme d'autres vers un rêve philosophique ou sentimental.

On retrouve d'ailleurs ces deux tendances dans la façon même dont le neurasthénique se tue. Il procède en général de deux manières.

Ou bien il choisit une mort éclatante, inédite, qui étonnera. Il cherche à faire parler de lui, à laisser chez les hommes une trace quelconque; il veut intéresser, aussi longtemps qu'il pourra, le monde à sa personne. Les faits divers ont enregistré il y a quelques années un exemple retentissant de suicide chez un neurasthénique. On se rappelle peut-être l'histoire de ce drame d'amour qui s'est passé à C... : un jeune homme d'une éducation très soignée, d'une intelligence supérieure, ayant déjà quelques titres pour justifier une certaine ambition littéraire, a tué sa maîtresse et a tenté de se suicider ensuite. La femme seule a succombé. Le survivant de ce drame était, comme l'ont d'ailleurs démontré les relations publiées sur sa vie, un neurasthénique avéré, ayant voulu quitter l'existence, dont il était dégoûté, dans un coup de théâtre, avec sa maîtresse.

D'autres fois, le neurasthénique voudrait se supprimer entièrement, disparaître sans laisser de trace. Il cherche une mort qui anéantisse tout vestige, comme Schopenhauer rêvant le suicide comique. Il est rare que celui-ci arrive à l'accomplissement de son désir. Il est pensif, songe à son idée avec

obstination, mais n'exécute jamais ou presque jamais. Il parle plutôt en artiste, en curieux, de ses idées; il émet une théorie qui lui plaît, qui le séduit parce qu'elle répond à son état d'âme, mais comment se détruire complètement ? Cela lui est impossible.

Il prend quelquefois un moyen terme; il part pour une destination inconnue, et ne donne plus de nouvelles. Il se cache, laissant croire qu'il s'est tué, dans un pays lointain où personne ne le connaîtra. Il s'efface vivant du nombre des hommes, poursuivant dans une profonde retraite, la vie triste et insupportable.

En terminant ce chapitre, disons qu'il y a au point de vue mental deux formes de neurasthénie : la neurasthénie vulgaire, qui se manifeste par des préoccupations matérielles, et la neurasthénie intellectuelle qui se développe chez les hommes instruits, doués de qualités cérébrales, neurasthénie d'ordre supérieur, dont les obsessions relèvent de la philosophie ou de la science.

Il sera intéressant, croyons-nous, comme nous l'a fait remarquer M. le docteur Régis dans ses conférences, de signaler dans les chefs-d'œuvre du théâtre français, deux personnages dont les caractères correspondent à ces deux formes. Molière les a créés dans le *Malade Imaginaire* et dans le *Misanthrope*. Peut-être même pourrait-on retrouver dans celui-ci un peu de l'âme malheureuse et désenchantée du grand dramaturge; mais cela n'est pas de notre compétence.

Argan ne s'occupe que de son corps, de ses fonctions, de ses remèdes. Il demande à Toinette si son lavement a bien opéré, s'il a bien fait de la bile. Il recommande qu'on ait soin « de lui tenir un bouillon prêt pour l'autre qu'il doit prendre. »

Cette obsession le poursuit sans cesse, et il agit confor-

mément aux idées qu'elle éveille en lui. Il veut s'entourer de médecins : « Me voyant infirme et malade comme je suis, je veux me faire un gendre et des alliés médecins, afin de m'appuyer de bons secours contre ma maladie, d'avoir dans ma famille les sources des remèdes qui me sont nécessaires et d'être à même des consultations et des ordonnances. »

Le moindre doute l'inquiète au sujet des prescriptions :

« M. Purgon m'a dit de me promener le matin douze allées et douze venues ; mais j'ai oublié de lui demander si c'est en long ou en large. »

Il demande : « Combien est-ce qu'il faut mettre de grains de sel dans un œuf ? » Il est dans « une faiblesse si grande que cela n'est pas croyable. »

Il est toujours à s'écouter vivre, mais il ne s'attache qu'à ce qu'il y a de plus bas dans la vie, parce que son esprit ne peut s'élever à une conception plus haute.

Alceste, au contraire, c'est le neurasthénique au caractère irritable, amer, dégoûté des hommes et les méprisant, parce qu'il croit être, lui, un trop honnête homme pour son époque. Sans cesse il se compare à ceux qui l'entourent et il les juge inférieurs et malhonnêtes. Sa morale, absolue, immobile, ne peut pas condescendre aux préjugés des relations mondaines :

> Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
> Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode ;
> Et je ne hais rien tant que les contorsions
> De tous ces grands faiseurs de protestations,
> Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
> Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles,
> Qui de civilités avec tous font combat,
> Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.

Il a le caractère chagrin de voir tant d'hypocrisie, il en souffre, mais il veut rompre en visière avec tout le genre humain. Il déteste les hommes.

Tous les hommes me sont à tel point odieux
Que je serais fâché d'être sage à leurs yeux.

Et pour mieux justifier sa haine, il cherche à avoir contre eux plus de griefs. Il va jusqu'à désirer perdre son procès.

ALCESTE

J'aurai le plaisir de perdre mon procès.

PHILINTE

Mais enfin....

ALCESTE

Je verrai dans cette plaiderie
Si les hommes auront assez d'effronterie,
Seront assez méchants, scélérats et pervers,
Pour me faire injustice aux yeux de l'univers.

PHILINTE

Quel homme !

ALCESTE

Je voudrais, m'en coutât-t-il grand'chose,
Pour la beauté du fait avoir perdu ma cause.

Si d'autres neurasthéniques ont pensé à se suicider pour échapper à leur douleur, Alceste songe souvent à se séparer des hommes, à fuir dans un désert l'approche des humains, forme moins triste de suicide. C'est d'ailleurs à cette fin qu'il

arrivera; ne pouvant supporter ni la fausseté des hommes, ni la trahison des femmes, il ira rechercher sur la terre un endroit écarté,

Où d'être honnête homme on ait la liberté.

Ces deux caractères, représentant deux types de neurasthéniques, sont profondément vrais, malgré l'élément comique que Molière a dû mettre en eux. Nous trouvons dans Argan, l'homme dont l'unique maladie est de se croire malade, qui s'observe, qui se livre aux médecins avec une patience que le génie du dramaturge a rendue bouffonne ; et dans Alceste, en reconnaissant le neurasthénique supérieur, le misanthrope, qui trouve que tout est mal sur la terre et qui en est tristement écœuré, nous ne pouvons manquer de reconnaître aussi le pessimiste.

CHAPITRE V

Nous avons dans les chapitres qui précèdent remarqué quelques points de ressemblance entre la neurasthénie et le pessimisme. Au hasard du développement, nous avons noté les rapports qui nous ont paru trop manifestes et trop étroits pour qu'il fût nécessaire de ne les signaler qu'à la fin de notre travail. C'est ainsi que l'historique même nous a permis, dès les premières pages, de comparer la neurasthénie et le pessimisme, dans leur évolution presque latente à travers l'humanité et dans leur éclosion simultanée à notre siècle.

Hippocrate parle d'une maladie, dont la description se rapproche de la maladie de Beard; et si les hommes ont été de tout temps enclins parfois aux idées tristes, nous pouvons de même dire qu'il y a eu de tout temps des neurasthéniques.

Ce point de contact dès les premiers âges de la civilisation, nous permet de répondre à toute objection tendant à soutenir que la neurasthénie est d'origine toute moderne, tandis que le pessimisme, inhérent à notre nature, est contemporain de la plus haute antiquité.

Donc, il est impossible de soutenir qu'il y a entre les deux une différence de date d'origine; mais, au contraire, nous avons pu faire remarquer comme un rapport d'analogie, la

coïncidence qui a fait que le pessimisme et la neurasthénie sont arrivés simultanément à un haut degré de fréquence et d'intensité : c'est, en effet, dans notre siècle, que le pessimisme s'est généralisé et exagéré.

Les rares individus qui se laissaient autrefois gagner par les tristesses de la vie, étaient des exceptions. Ils sont à notre époque devenus plus nombreux.

De même pour la neurasthénie : jamais cette maladie n'avait été autant signalée, ni étudiée ; son histoire est voisine de celle du pessimisme ; les médecins l'ont mise au jour, en même temps que moralistes et philosophes observaient dans les littératures et dans la jeunesse des tendances vers la mélancolie.

Faut-il dire que cette relation de temps est suffisante ? Non, mais elle a certainement sa valeur, et l'on comprend aisément qu'un état particulier du système nerveux ait pu engendrer un état d'âme particulier, qui se traduit dans les littératures par des livres et des jeux de sentiments, en rapport avec l'état mental des auteurs.

Le neurasthénique comme le pessimiste a la manie de l'analyse. Il ne prend pas pour objet d'étude la vie morale avec ses problèmes philosophiques ou passionnels ; il n'est pas à l'exemple de certains auteurs, profondément dégoûté de la vie parce qu'elle n'est pas conforme à son idéal ; il analyse sa personne à un autre point de vue : il se croit malade, soit d'une maladie physique, soit d'une maladie mentale. C'est à cela seulement que le conduit sa neurasthénie, lorsqu'il ne possède que des qualités intellectuelles d'une moyenne assez médiocre.

Au contraire, qu'il soit d'une intelligence et d'une éducation remarquables : par ce même procédé, l'observation, il monte à des pensées plus philosophiques. Ce qu'il examine alors

surtout, c'est la vie de ses pensées, de ses sentiments. Il les voit naître en lui avec ce qu'ils peuvent avoir de complexe au point de vue humain ou au point de vue moral pur; comme La Rochefoucault, il décompose ce qui existe en lui de son âme, et le résidu qu'il en tire est toujours un peu de tristesse. Cette tristesse s'accumule dans son esprit pour tous ses sujets d'observation soit chez les hommes, soit chez lui-même. De ce point de départ, il généralise, sa logique un peu faussée étend bientôt à la vie entière et à l'humanité ses mélancoliques constatations.

Comme le neurasthénique, le pessimiste, en portant sa manie d'observation vers une autre partie de sa personne, vers les sentiments et les idées, aboutit à l'affaissement nerveux et moral, qui se traduit par la lassitude de tout, le dégoût de lui-même et des hommes.

La neurasthénie est bien là toute simple et toute nette : ce découragement cérébral, cette fatigue inconsolable qui accable le malade, c'est bien de l'épuisement nerveux.

Inactif, le pessimiste l'est comme le neurasthénique, il doute comme lui, il répugne à la violence, il ne veut même pas agir. Sa volonté est affaiblie.

Le neurasthénique écrit ses petits papiers, le pessimiste écrit ses mémoires.

Chacun compose d'après les qualités mêmes qui les différencient au point de vue mental. Il est vrai que certaines observations prises par les malades eux-mêmes sont très bien écrites ; mais le pessimiste, plus intelligent, produit des journaux intimes qui sont parfois des œuvres littéraires. Tantôt il les cache, on ne les découvre qu'après sa mort, tantôt il les publie sous le couvert d'un pseudonyme ou sous forme de roman : le journal d'Amiel est un exemple du premier cas; Adolphe, livré au public comme feuillets d'un

inconnu, est une confidence de Benjamin Constant. De même le neurasthénique n'ose souvent pas lire au médecin la relation de son mal ; il la cache, et ne se décide à la montrer qu'après promesse de discrétion absolue, et lorsqu'il a besoin d'un secours immédiat.

Sa mélancolie n'est pas calme et résignée. Le pessimiste cherche toujours à atteindre un but; certes il sait que les malheurs sur la terre l'emportent sur les plaisirs ; les hommes, la nature, les choses mêmes s'opposent à son bonheur. Il regarde d'un œil de mépris la vie qui ne lui a porté que des tristesses, et où il a trouvé aussi des déceptions. Il poursuit un but réalisable ou non, il ne le sait pas, mais un but de bonheur ; ses déceptions lui viennent de son impuissance à l'atteindre. Il désire ardemment, mais son désir est au-dessus de sa capacité volontaire. Cette poursuite acharnée, l'emplit bientôt d'anxiété. Sa recherche est une « recherche anxieuse » ; il doute de ne pas arriver, et son doute trouble son désir, le rend plus violent et moins réalisable. L'angoisse envahit son esprit, il perd bientôt la notion même de la réalité vraie, il ne voit plus les choses qu'à travers son souhait avorté, et il les juge mauvaises, indignes d'un homme intelligent qui peut concevoir et juger. Cette anxiété amère qui rend le pessimiste malheureux et jamais satisfait, est commune aussi au neurasthénique. Celui-ci ne sort pas du domaine banal. Il s'inquiète outre mesure de petits faits sans importance, ou bien de lui-même. Il est préoccupé, anxieux au sujet de sa maladie ou de ses faiblesses mentales. Il se crée des craintes exagérées qui l'obsèdent et le plongent dans des états d'anxiété angoissante.

Chez tous deux, donc, c'est la maladie du doute, comme chez Hamlet, qui se transforme, dans leurs intelligences inégalement développées, soit en poésies lyriques, soit en vulgaires obsessions de malades.

M. le docteur Régis rapporte quelques exemples de doute chez les malades. Ne retrouvera-t-on pas dans les citations qui suivent le même esprit d'interrogation anxieuse qui a dicté à certains poètes, et à Lamartine en particulier, des poésies où l'homme va douter de son origine, de sa vie, de sa fin ?

L'un des malades a écrit lui-même son angoissante observation. Ses sensations physiques sont les suivantes, elles appartiennent à la neurasthésie : «... le corps se trouve vide. Serrement aux tempes et gêne entre les yeux au haut du nez, tiraillement du nez jusqu'au haut du front. Les oreilles entendent moins bien, paraissent bouchées au haut. » Ces symptômes paraissent suffisants pour qu'on puisse aujourd'hui ranger ce malade parmi les neurasthéniques, car lorsqu'il fut examiné (1880), la neurasthénie n'était pas assez nettement connue pour qu'on pût la reconnaître chez cet homme, qui fut alors rangé parmi les aliénés du doute.

Voici ce qu'écrit le malade :

« Tout est devenu de plus en plus étrange autour de moi, et maintenant, non seulement je ne sais ce que je suis, mais *je ne peux pas me rendre compte de ce qu'on appelle l'existence, la réalité.*

» *Qu'est-ce que quelque chose qui arrive? Est-ce que tout ce qui est autour de moi existe réellement? Que suis-je ? Que sont toutes ces choses faites comme moi ? Qui moi ? J'existe, mais en dehors de la vie réelle matérielle, et malgré moi ; rien ne m'ayant donné la mort.*

» *Pourquoi y a-t-il toutes ces choses autour de moi qui font tout de la même façon ?*

»*Ces choses disent jouir de la vie et se trouver bien comme elles sont faites. Que sont-elles ces choses ?* »

Qu'on rapproche ce doute de la strophe de Lamartine

citée au chapitre I, ou de la pièce de M. Jean Lahor, le *Rêve de la vie*.

J'ai rêvé, j'ai rêvé ; n'aurais-je fait qu'un rêve ?
La douleur et la lutte et mon labeur humain,
Et la joie et l'ivresse, ou la gaîté si brève,
Tout ne fut-il pour moi, mortel, qu'un songe vain ?

Le doute métaphysique a inspiré ces poésies ; et ne peut-on pas entre la prose d'un employé de bureau, profession du malade, et ces vers, voir avec raison une analogie créée par la même maladie dans deux cerveaux inégalement organisés ?.....

L'un et l'autre sont donc anxieux, d'une anxiété qui va quelquefois jusqu'à l'angoisse. Il y a dans certains mémoires des pages où le pessimiste interroge avec un désespoir immense la nature, le ciel, Dieu, pour savoir d'où il vient et où il va : « Que suis-je ? et que dois-je être ? » demande le poète. C'est l'angoisse métaphysique, correspondant à l'angoisse du neurasthénique vulgaire qui a peur de perdre la raison ou qui redoute la mort.

Enfin, pour achever le parallèle, quel est pour l'un et l'autre le terme dernier de cet état mental ? C'est l'aboulie. Pas de volonté, indécision continuelle, attente morne du lendemain, tels sont les caractères de cette faiblesse mentale extrême. L'un et l'autre sont incapables d'agir, ils n'ont pas la force même de faire appel à leur énergie physique. Ils sont profondément dégoûtés de tout, ils ne peuvent plus vouloir.

Ils attendent patiemment que la vie, qui leur est si amère et si triste, finisse. Rarement ils essayent de se tuer ; nous l'avons vu dans les pages qui précèdent.

L'analogie entre l'état mental du pessimiste et l'état mental du neurasthénique nous paraît donc complète. C'est là la fin de notre essai sur cette question ; nous pensons qu'il est juste de considérer le pessimisme comme un symptôme de la neurasthénie ; mais ce symptôme ne se manifeste que chez certains caractères d'élite, où l'intelligence et l'éducation mentale peuvent transformer la neurasthénie ordinaire et l'élever au rang d'une maladie littéraire ou philosophique.

D'ailleurs si le pessimisme est une des manifestations de la neurasthénie dans la société contemporaine, elle n'est sans doute pas la seule. Il serait intéressant de rechercher, s'il n'est pas d'autres façons soit scientifiques soit morales, de traduire la fatigue nerveuse de notre époque. Peut-être les tendances mystiques, que les nouveaux adeptes du néo-christianisme favorisent par des ouvrages et des études, ne sont-elles qu'un mode nouveau sous lequel la neurasthénie commence à s'ennoblir dans l'intelligence?...

CONCLUSIONS

De l'étude qui précède et du parallèle que nous avons fait entre l'état mental du pessimiste et l'état mental du neurasthénique nous pouvons conclure que le pessimisme n'est qu'une manifestation intellectuelle de la neurasthénie, parce que :

1° Le pessimiste et le neurasthénique analysent d'une façon morbide leurs sensations, leurs pensées, leurs actions, tout ce qui intéresse leur personnalité et même le monde extérieur ;

2° L'un et l'autre ont des idées d'obsession soit d'ordre physique soit d'ordre philosophique ;

3° L'un et l'autre sont anxieux, angoissés, doutant d'eux-mêmes et de tout ;

4° Chez tous deux cet état mental aboutit à l'absence d'énergie volontaire, à l'aboulie ;

5° Ils ont l'un et l'autre la crainte de la mort, et sont très rarement, malgré le mépris qu'ils ont pour la vie, capables de se suicider.

Vu : *Le Doyen*,
A. PITRES.

Bordeaux, le 6 janvier 1896.
Vu, bon à imprimer :
Le Président de la Thèse,
Dr MORACHE.

Vu et permis d'imprimer :
Bordeaux, le 6 janvier 1896.
Le Recteur :
A. COUAT

Bordeaux. — Imprimerie du Midi, P. CASSIGNOL, 91, rue Porte-Dijeaux.